

LÉO

OU

LA DANSE DE L'ASTICOT

(ROMAN POLICIER)

CÉCILE BORNE

Cécile Borne

Léo

ou la Danse de l'asticot

© Cécile Borne, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1371-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

— Il paraît que la mort est douce...

— Mmmm, je sais pas si elle est douce, mais elle est inéluctable ?

— Inéluctable... mmm... mais le plus tard possible, non ?

— Il est plus que temps, tu as assez fait de dégâts comme ça. Tu as semé la mort toute ta vie, c'est assez, il faut que ça cesse, c'est mieux pour tout le monde, et pour toi aussi, non ?

— Sans doute... mais, tous méritaient la mort, vous le savez bien...

— Arrête de dire des conneries, tu as tué, assassiné de sang-froid, trucidé pour quelques broutilles... Et je suis sûr que tu regrettes tes actes quelquefois, non ?

— Seulement quand les médocs font bien leur travail. Sinon, non... La nuit, je revois leur regard, là, juste avant de mourir, ils auraient donné père et mère pour que je ne les tue pas. Mais, on ne donne ni père ni mère, même pour échapper à la mort, la famille, c'est sacré. Ils méritaient tous de crever. Je recommencerais si c'était nécessaire, et vous le savez, j'ai commencé tellement jeune, c'est pas quelques pilules roses qui me feront changer aujourd'hui...

— Tu ne feras plus aucune victime, ça, tu peux en être sûr, j'y veillerai personnellement. Tu es malade, les psychopathes comme toi devraient tous être enfermés à vie.

— Ah... vous croyez vraiment qu'ils vont me mettre en taule ? Non, on n'enferme pas les malades.

— Tu as sans doute raison, mais même si tu ne vas pas en taule, crois-moi, les toubibs ne te laisseront jamais sortir d'ici. La camisole, je suis pas sûr que tu la supportes très longtemps.

— Mmm... je sais bien tout ça, je vous charriais un peu, c'est le seul plaisir qui me reste... Je ne parle plus à personne à part vous depuis qu'ils m'ont enfermé dans ce trou et je dois dire que cette vie commence à me peser. Je pourrais bien me divertir un peu en butant l'infirmière en chef, c'est une vraie peau de vache, vous savez... Sous prétexte que je ne vais pas lui répondre, elle

me traite de tous les noms dès qu'on se retrouve en tête à tête. Mais, je n'ai même pas une pelle sous la main pour lui faire la peau... Vous savez, le fameux coup de pelle derrière la nuque, celui qui...

— C'est bon, arrête, arrête. On va en finir... Je te laisse le choix : la camisole dans ce trou pendant le reste de ton existence, et tu es encore jeune, soit...

— Soit je crève, c'est ça ?

— C'est ça, et crois-moi, la deuxième solution est, à mon avis, la meilleure... J'ai planqué une lame de rasoir derrière la chasse des toilettes, à toi de voir... Je repasserai demain.

1

Printemps 1976

« Moi, Léo, 8 ans et demi »

C'est chouette le mercredi. Le matin, papa est au jardin et maman au travail, alors je peux faire ce que je veux. Je peux aller au petit bois avec Christian, chiper des sucettes chez la boulangère, manger des gaufres avec maman quand elle rentre du boulot. Les autres jours de la semaine, il faut se lever aux aurores pour aller à l'école, et le soir, à peine les devoirs terminés, il faut déjà aller se coucher, alors que même les poules jouent encore dans le potager. Moi, j'aime le mercredi et les vacances, c'est tout.

J'ai huit ans et demi, je m'appelle Léo et j'habite dans un petit village en Provence, perché en haut d'une colline. J'ai un grand frère, un papa, une maman, un chien, qui s'appelle Patou, deux chats, Théou et Grisou et des poules, qui n'ont pas de nom, mais qui n'aiment ni Grisou ni Patou...

Je sais pas où mes parents sont allés chercher mon prénom, enfin, si, c'est la moitié de celui de ma mère, Léonie. Je connais personne qui s'appelle Léo, ça sort de nulle part, ça ressemble à rien et c'est moche. En plus, c'est un prénom de garçon, pourtant, pas de doute à avoir, je suis bien une fille, la preuve, j'aime pas trop jouer au ballon prisonnier et j'arrive pas à faire pipi debout sans m'inonder les jambes.

Le prénom de mon frère, c'est pas mieux. Mes parents ont vraiment dû se creuser la cervelle pour nous trouver des petits noms aussi bizarres. Victorin, ce n'est pas Victor, ce n'est pas Saturnin ni Augustin, c'est un truc entre les deux, un truc improbable qui n'existe que dans les bouquins d'histoires de curé. Pas étonnant, avec des prénoms pareils, que mon frangin et moi, on soit un peu bizarre. Enfin, surtout mon frère. Victorin, il est beaucoup plus grand que moi, il travaille très bien à l'école et ne fait jamais de bêtises. Maman dit que c'est un amour. Moi, je trouve qu'il est franchement bête, il a toujours le nez dans les

livres alors qu'il pourrait courir après les oiseaux ou pêcher la salamandre dans le cours d'eau tout proche. Chaque jour, il essaye de se muscler les biscotos dans le garage de papa, histoire de ressembler à mon père qui est super costaud. Alors, une fois par jour il laisse de côté ses livres et s'enferme dans le garage pour transpirer un bon coup.

Le reste du temps, mon frère, il est dans son monde, et dans son monde, pas de poids à soulever, pas d'amoureuses, pas de copain, pas de papa, pas de maman, pas de Léo, pas de salamandres, juste plein d'écrivains « que tout le monde doit connaître », me dit-il.

Quand je le regarde, je me dis qu'il est aussi drôle que son prénom. Un truc biscornu... Tiens, encore un mot qu'il m'a appris. Victorin, il est tout blond comme un ange, sa peau toute blanche comme celle d'une endive. Il est petit et rondouillard, mais a de jolies jambes toutes fines. Des guibolles de princesse sous un corps d'hippopotame blanc. Il a aussi un rire bizarre, le peu de fois où il rigole, tout le quartier est au courant, on dirait le fada du village. Victorin n'a donc rien pour plaire, même pas son regard, caché derrière des lunettes triples foyers qui reflètent votre trombine comme un miroir déformant. Pas la peine d'aller dans un château fantôme pour avoir la trouille de sa vie, il suffit de se pencher vers son visage quand il bouquine, affalé dans le fauteuil de sa chambre... « Hé, ho, Victorin, tu sors deux minutes le nez de ton livre ? » Et là, comme par magie, tu es transporté dans le monde horriblement ténébreux des horreurs horribles des entrailles de la Terre. Ses yeux sont rouges et soulignés de vilaines traces noires et violettes à cause des longues heures passées à lire à la lueur de sa lampe de chevet. Ou alors, mon frère est un vampire, c'est une possibilité. Finalement, heureusement qu'il a toujours le nez dans ses livres, il sauve ainsi la vie de dizaines de personnes qui pourraient se perdre dans le reflet déformant de ses lunettes. Pire, il pourrait s'attaquer aux innocents et les vider de leur sang à la nuit tombée.

Enfin bon, je dis ça, mais je l'aime bien mon frangin. Il m'apprend toujours des nouveaux mots que j'oublie d'ailleurs très vite, à part quelques-uns, qui sont vraiment très chouettes comme « saperlipopette », « embrouillamini » ou « gourgandine ». Quand on part avec papa ou maman, il a pas le droit de lire en voiture, sinon, il vomit partout, et maman aussi du coup, parce que ça sent pas très bon. Pour passer le temps, on s'amuse à faire des phrases toutes plus tarabiscotées les unes que les autres, ça veut rien dire, mais ça nous fait bien

rigoler. Il dit qu'il apprend tout ça dans les livres. Moi, j'aime pas les livres. Les livres c'est pour les fayots, comme les lunettes, dit Christian. J'aime bien Christian. C'est pas mon amoureux, les amoureux, c'est pour les princesses. Je suis pas une princesse, mes quilles sont dotées de solides mollets et mes doigts de pied sont poilus, j'aime pas les robes roses ni les histoires de crapauds. Avec Christian, les crapauds, on essaye de les attraper, comme ça, quand on en aura deux, on pourra faire des concours de saut de crapaud. Mais pour le moment, on n'a jamais réussi à en toucher un seul. Alors on fait des courses d'escargots.

J'ai aussi un papa et une maman.

Mon père, il s'appelle Gérard, il est grand et fort. Il est tellement costaud que je crois qu'un jour, il me retournera la tête rien qu'en me foutant une claque. Il appelle ça : la trempe « pédagogique ». Je sais pas trop ce que ça veut dire, mais ça fait chauffer les joues ! Il est prof de sport au collège de la ville. C'est pour ça qu'il est aussi fort. Un jour, je lui ai demandé s'il mettait des claques pédagogiques à ses élèves. Il m'a répondu que non, parce que le ministre de l'Éducation Nationale le lui avait interdit. Il a ajouté que si un jour « ce sbire du Président » (je me demande là encore ce que ça veut dire, mais ça ne doit pas être très gentil), donc, si un jour ce sbire venait au collège, il lui en foutrait une pour lui faire comprendre « les fondamentaux de la pédagogie selon Gérard ».

Le ministre n'est jamais venu le voir. Je crois qu'il a la trouille. Faut dire que, hormis la trempe pédagogique, mon père a une arme tout aussi dissuasive : sa voix. Quand il s'énervé, elle résonne dans toute la maison, fait vibrer les vitres et casse la vaisselle. Oui oui, je vous assure, un jour, il a grondé maman et a tellement crié que le service de verres en cristal s'est retrouvé pulvérisé sous les coups de gueule de mon père. Ma mère a beaucoup pleuré sur le sort de ses timbales, moi je me suis enfoncé tout plein de bouts de cristal dans les pieds quand j'ai voulu traverser la cuisine comme le fakir du cirque qui s'était arrêté au village l'été dernier.

Maman, elle, je l'aime plus que tout. Le problème, c'est qu'elle est tellement grosse que j'ai toujours l'impression que je vais mourir étouffée quand elle m'embrasse en me serrant très fort. Un jour, je finirai écrasée, esquichée entre ses seins, son ventre et ses mains, spouitch ! Elle ressemble un peu à Casimir. Elle n'est pas aussi orange, mais elle est aussi grosse. Elle dit que si elle mange autant, c'est parce que, petite, elle a été privée de nourriture. C'est bizarre, moi, si on me prive de foie de veau, je suis sûre que j'en mangerai pas plus une fois

grande. Ben, ma mère, elle mange de tout, même du foie de veau ! Quand elle part au travail le matin, elle emmène toujours de quoi grignoter dans son sac. Des bananes, des gâteaux, du chocolat. Une fois, j'ai même trouvé un papier tout gras avec un vieux morceau de pâté de campagne tout moisi dedans, coincé sous le siège de la voiture. Je crois qu'elle a un gros problème, ma mère, mais qu'est-ce que je l'aime ! Elle, elle me gronde jamais, même si elle me dit souvent qu'il faudrait que je fasse des efforts à l'école, mais tant pis si je ramène pas de A ou de B, c'est pas « très très grave », me dit-elle.

Et puis j'ai mon chat. Il s'appelle Théou. Théou, parce que je le cherche toujours, du coup, « t'es où » est devenu son prénom. Souvent, je l'appelle « Chat », c'est son surnom, j'aime bien les surnoms, mais moi, je n'en ai pas. Il faut dire qu'avec un prénom pareil, j'ai pas besoin d'un surnom. Je l'adore, mon chat, c'est mon seul ami, mon confident, je lui dis tout, il me juge pas et est toujours d'accord avec moi. Grisou, l'autre chat de la famille, il déguerpit dès que quelqu'un veut l'approcher, même pas la peine de l'attirer avec des restes de repas, il préfère chasser les souris et les piafs imprudents. Papa dit que c'est un chat Corse, parce qu'il est indépendant, je comprends pas, Sophie, ma copine, elle est Corse, mais elle part pas tous les jours chasser la souris, ni même le perdreau.

« Mon chat, mon ami, mon confident »

Avec toi, j'ai le droit d'utiliser tous les gros mots que je connais, et j'en connais quelques-uns maintenant que je suis grande. Donc, puisqu'à toi, je peux tout dire, voilà : « *les grands m'emmerdent, ils me font chier* ». Je peux le dire à personne ça, même pas à Christian, il sait pas tenir sa langue. Un jour, il est allé rapporter à la maîtresse que j'avais piqué des réglisses dans la boîte à bonbons de la classe. Il est gentil, je l'aime bien, mais on peut pas lui faire confiance. Pas la peine de me confier non plus à Victorin, il fait déjà partie du monde des grands, la preuve : il a que six ans de plus que moi et a des poils qui poussent sur son menton. J'espère que moi, j'aurai jamais de poil sur le menton.

Mais à toi, je peux le dire, Chat, « *les grands m'emmerdent* ».

Tu le répèteras pas, hein ? Ben non, bien évidemment, un chat, ça a peut-être du poil au menton et partout ailleurs, ça parle pas beaucoup, alors je sais bien que tout ce que je te raconte, tu le garderas pour toi... bien au chaud au fond de ton cœur.

Chat, j'ai besoin d'un câlin... j'ai toujours besoin d'un câlin quand les gens m'emmerdent.

En fait, ce sont pas les gens qui m'emmerdent, c'est papa. Il a souvent de drôles d'idées, papa. Pourquoi faut-il toujours qu'il me demande de faire des trucs incroyables ? Tu te souviens de la fois où il m'a ordonné de traverser la rivière juchée sur le tronc d'arbre pas plus épais qu'une allumette ? La frousse que j'ai eue... J'ai beaucoup pleuré, il s'est beaucoup moqué de moi. Et maman, n'en parlons pas, j'ai cru qu'elle allait s'étouffer avec sa madeleine tellement elle riait quand il lui a raconté ça. C'était pourtant pas drôle... Il s'est pas contenté de raconter ça à maman, il en a parlé à tout le monde et tout le village sait que je suis une trouillarde maintenant. Même Christian.

De temps en temps, il peut être super gentil, ça, faut pas que je l'oublie quand